

## ***LA PROMENADE URBAINE AU XIX<sup>e</sup> SIECLE***

Robert BECK, Université François Rabelais, Tours

La promenade constitue un des grands loisirs dans la vie de tous les jours au sein des sociétés urbaines du XIX<sup>e</sup> siècle, où elle se pratique sous diverses formes - “ promenade festive ”, promenade mondaine, promenade familiale, flânerie, lèche-vitrines.... Elle possède, au sein du paysage urbain, ses lieux spécifiques - mails, boulevards, jardins publics..., dont la beauté constitue un des principaux attraits d’une ville, ainsi qu’un paramètre dans l’évaluation de sa qualité de vie.

Ces promenoirs sont des lieux de rencontre, d’échanges, de sociabilité informelle, de même que d’auto-représentation à travers le jeu des apparences, le jeu du “ voir et être vu ”, pour signaler aux autres sa position au sein de la société urbaine. A côté de ses fonctions ludiques et récréatives, la promenade possède donc une fonction sociale de grande importance. De même, il s’agit d’une activité fortement policée - les manuels de civilité, avant 1914, consacrent des chapitres entiers à la façon de bien se comporter sur les promenoirs urbains<sup>1</sup>, soulignant ainsi à leur tour la fonction sociale de la promenade. Un discours des élites religieuses, politiques et philanthropiques cherche en outre à canaliser et à encadrer ce “ loisir ” pour des raisons hygiéniques, morales et sociales.

Depuis la fin de l’Ancien Régime, la composition sociale des promeneurs est en effet en train d’évoluer, conséquence d’un processus de démocratisation que les monarques de l’Ancien Régime eux-mêmes avaient déclenché partiellement en ouvrant un grand nombre de promenoirs jusque-là réservés aux élites aristocratiques. La “ cohabitation ” sociale que connaissent donc les promenades depuis la fin de l’Ancien Régime, provoque à son tour l’invention de nouvelles stratégies par les élites pour éviter le contact avec un peuple bruyant et méprisé sur “ leurs ” promenoirs, avant que les administrations municipales, voire les gouvernements eux-mêmes, ne prennent des initiatives pour rétablir la ségrégation sociale sur ces lieux.

La promenade, cette activité de “ tous les jours ”, évolue donc fortement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle - à la fois la composition sociale des promeneurs, les lieux de la promenade et les façons de se promener connaissent des changements décisifs. L’objectif de cette contribution est donc de montrer toute la portée sociale (et politique) de la promenade et des promenoirs pour les sociétés urbaines, les conflits engendrés par cette importance sociale, ainsi que les

---

<sup>1</sup> Voir, à titre d’exemple, CONSTANTIN, Marc, *Almanach des belles manières*, Paris, 1854.

conséquences de ces conflits. Il s'agit donc de montrer d'abord la promenade pendant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, pour développer toute la conflictualité dont elle se trouve à l'origine, avant de jeter un regard sur les raisons et la nature des transformations que celle-ci connaît à partir de la seconde moitié du même siècle. Cette démonstration se fera à travers l'exemple de quelques villes françaises, tout en prenant en compte aussi le cas de deux capitales germaniques, Berlin et Vienne.

### **La création des promenoirs urbains**

Deux facteurs contribuent depuis le XVII<sup>e</sup> siècle à l'augmentation de l'espace des promenades. Premièrement, on peut constater un effort des monarques européens de doter les populations de leur capitale de nouvelles promenades. Au XVII<sup>e</sup> siècle, il s'agit de l'ouverture des jardins palatiaux ; au XVIII<sup>e</sup>, de celle de grandes réserves de chasse royale par des monarques éclairés - citons comme exemple pour le premier cas le jardin des Tuileries à Paris, pour le second cas les Bois de Boulogne et de Vincennes à Paris, le Prater à Vienne.

Cependant, cette ouverture des promenoirs jusque-là réservés à une clientèle aristocratique, connaît toujours ses ségrégations : le Bois de Vincennes reste interdit aux domestiques, alors que le peuple de Paris n'est admis au jardin des Tuileries qu'une seule fois par an, avant 1789, le jour de la Saint-Louis<sup>2</sup>. Les règlements des jardins continuent à imposer une ségrégation sociale avant la Révolution, à l'instar de celui du Palais Royal, pourtant considéré comme un des plus laxistes :

“ Défense aux Suisses du jardin du palais de laisser entrer ni passer aucun soldat... pareillement aucune personne en livrée... servantes ni femmes en tablier, nulle personne en bonnet ou veste portant paquets, crochets, hottes, portes-manteaux, nul écolier, polisson ou gens sans aveu, aucun chien, aucun ouvrier excepté ceux qui travaillent dans le jardin ”<sup>3</sup>.

Le roi Frédéric II de Prusse, tout en ouvrant l'ancienne chasse du Tiergarten aux promeneurs de Berlin, fait aménager une partie de ce parc pour l'usage exclusif de la “ bonne société ”<sup>4</sup>. La municipalité d'Angers transforme le jardin de la mairie en promenade publique, mais seules les “ personnes de qualité ” y ont accès<sup>5</sup>. L'aristocratie locale de Poitiers s'approprie la promenade du Blossac, qui devient son véritable fief<sup>6</sup>. Il faudra attendre la

---

<sup>2</sup> C'est d'ailleurs la seule fois que le compagnon vitrier Ménéttra s'y rend. MENETTRA, .....

<sup>3</sup> *Almanach du Palais Royal utile aux voyageurs pour l'année 1786*

<sup>4</sup> Franck DEBIE, *Jardins de capitales. Une géographie des parcs et jardins publics de Paris, Londres, Vienne et Berlin*, Paris, Ed. du CNRS, 1992, p. 61.

<sup>5</sup> Albert BABEAU, *La Ville sous l'Ancien Régime*, Paris, Librairie académique, 1880, p. 368.

<sup>6</sup> John MERRIMAN, *Aux marges de la ville. Faubourgs et banlieues en France, 1815 - 1870*, Paris, Seuil, “ Univers historique ”, 1994 p. 120.

Révolution pour voir accordé l'accès à la totalité des promenades publiques à toutes les catégories de la société urbaine<sup>7</sup>.

Deuxième facteur : la destruction des remparts des villes depuis le XVII<sup>e</sup> siècle crée l'espace nécessaire à l'aménagement de nouveaux promenoirs, mails, boulevards, esplanades etc., par les autorités municipales<sup>8</sup>. Celles-ci veulent doter leur ville de ces espaces pour des raisons qui s'expliquent par l'évolution des sensibilités et par de nouveaux soucis hygiéniques - citons le discours du Dr Tronchin, dont les théories se répandent au XVIII<sup>e</sup> siècle parmi les élites parisiennes sur les nécessités d'un exercice corporel, ainsi que les théories sur la libre circulation de l'air, et l'évolution de la sensibilité olfactive qui abaisse le seuil de tolérance par rapport à la puanteur. Elle invite ainsi les habitants des villes à fuir vers des lieux réputés purs, comme les jardins, pour y connaître les vrais plaisirs de l'odorat<sup>9</sup>. Ce souci hygiénique se trouve aussi à l'origine des boulevards, promenade populaire dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'abbé Laugier<sup>10</sup> recommande ainsi ces larges avenues plantées. Adolphe Alphand, qui est le responsable de l'aménagement des bois et des parcs sous le préfet Haussmann, correspond encore à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle tout à fait aux critères établis par l'abbé Laugier au siècle précédent :

“ On doit considérer comme une nécessité la formation de larges voies et de surfaces plantées, assez spacieuses, assez rapprochées, pour ventiler ces masses de pierre qui semblent percées d'étroits couloirs ”<sup>11</sup>.

D'autres valeurs soutiennent ces efforts pour offrir des promenades aux populations urbaines : le droit au repos, corollaire à la nouvelle éthique du travail, peut également justifier aux yeux des édiles les efforts concédés d'agrandissement de l'espace de la promenade publique. De même, l'aspect commercial, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, peut présenter une raison, comme c'est le cas du Palais - Royal où son propriétaire, le duc de Chartres, cherche à tirer profit de ce jardin des plaisirs, promenade appréciée des Parisiens. Dans certaines villes,

---

<sup>7</sup> L'ouverture générale du jardin des Tuileries est ainsi décidée le 10 août 1789. *Vie publique et privée des Français, à la ville, à la cour et dans les provinces, depuis la mort de Louis XV jusqu'au commencement du règne de Charles X*,...t. I, Paris, 1826, p. 280.

<sup>8</sup> Ce phénomène ne concerne une ville comme Vienne qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, le glacis des fortifications de la capitale des Habsbourg, situé juste devant les portes, propose également de belles promenades à la population viennoise avant 1859. Walter ÖHLINGER, *Wien im Aufbruch zur Moderne*, Vienne, Pichler, 1999, p. 18.

<sup>9</sup> A ce sujet, voir Alain CORBIN, *Du miasme à la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII<sup>e</sup> - XIX siècles*, Paris, Champs-Flammarion, 1982.

<sup>10</sup> Abbé LAUGIER, *Essai sur l'architecture*, Paris, Duchesne, 1753.

<sup>11</sup> Adolphe ALPHAND, *Les promenades de Paris - Bois de Boulogne - Bois de Vincennes - Parcs - Squares - Boulevards*, Paris, J. Rothschild, 1868.

à coup sûr, l'établissement d'une promenade contribue à leur conférer une certaine urbanité dont elles étaient jusque-là dépourvues.

Les municipalités plantent donc des arbres et installent des fontaines et bassins à eau, pour assurer une certaine fraîcheur au promeneur, mais aussi pour réjouir sa vue, tout comme elles installent des bancs pour son repos. Le contact avec la nature, même de façon artificielle à l'intérieur des villes, constitue alors un des impératifs de l'aménagement de ces promenoirs : arbres, bosquets etc. sur les boulevards parisiens et d'ailleurs. Dans une allée comme " Unter den Linden " à Berlin, verdure et jeu des couleurs des jardins doivent restituer au promeneur une partie de cette nature sur laquelle certaines promenades, comme le Grand Cours d'Aix ou le Mail de Tours, offrent même une vue directe. Il s'agit de ces " points de vue délicieux " <sup>12</sup> qui constituent un critère capital de la beauté d'un promenoir et d'une promenade. Ces espaces de la promenade sont alors censés aérer le bâti de la ville suivant le discours hygiéniste, comme ils doivent relier aussi directement la ville et la nature.

Certes, les habitants, et notamment ceux des petites et moyennes villes ne se contentent pas seulement de ces promenades intra-muros, et quittent leur ville pour des parties de plaisir dans la nature - mais dans ce cas-là, la promenade perd sa fonction sociale, ce qui nous permet de nous limiter à celle à l'intérieur des villes. Ce constat serait cependant à relativiser pour les villes toujours fortifiées de l'espace germanique où les promenades principales se situent devant les portes : le Tiergarten à Berlin, le glacis à Vienne... <sup>13</sup>.

Cette politique d'aménagement des promenoirs par les municipalités commence dès le XVII<sup>e</sup>, se renforce durant le XVIII<sup>e</sup> et est toujours au programme au XIX<sup>e</sup> siècle. La présence d'une promenade devient alors une des grandes questions soulevées, une des doléances des habitants devenus citoyens depuis 1789, auxquelles les administrations des villes se sentent obligées de répondre. Mais ces espaces de déambulation et de rencontres présentent, aux yeux de ces mêmes autorités, de grands risques de désordre ce qui provoque très tôt une surveillance spéciale des promenades - le cas déjà évoqué du Palais Royal est ainsi exemplaire. A Berlin, en 1801, un commissariat spécial pour la surveillance du Tiergarten est créé, officiellement pour combattre prostitution et mendicité qui recherchent en effet ces lieux

---

<sup>12</sup> *Nantes au XIX<sup>e</sup> siècle. Statistique topographique, industrielle et morale*, Nantes, 1835, p. 105.

<sup>13</sup> L'habitant de la ville bavaroise de Landshut, F.C. Krieger, dont nous disposons du journal intime, tenu durant 51 ans, de 1821 à 1872, quitte régulièrement la ville pour se promener dans les environs - ceci par nécessité car seulement à partir de 1837, cette ville aura une belle promenade suite à l'ouverture d'un ancien parc ducal.

de grande fréquentation<sup>14</sup>. Ailleurs, comme à Rochefort en 1822, le maire ordonne la surveillance des places et des promenades de sa ville pour éviter tout désordre<sup>15</sup>.

### Les promeneurs

Mais l'habitant de la ville ne pense pas forcément au désordre en se rendant sur les lieux de la promenade de sa ville. Les façons de se promener, les temps et les lieux de la promenade sont alors bien différents suivant les diverses classes de la société urbaine, correspondant aux stratégies déjà évoquées des élites urbaines pour éviter le contact avec le peuple. Les motivations pour pratiquer ce qu'on peut considérer comme un des loisirs principaux des habitants de la ville, sont multiples, et dépendent de l'appartenance sociale du promeneur.

#### a) La promenade de la bourgeoisie

La bourgeoisie semble considérer la promenade comme une simple activité récréative, conditionnée par des réflexions hygiéniques : “ Toujours faire une promenade après dîner, cela facilite la digestion ” écrit Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues*. F.C. Krieger, petit bourgeois de la ville bavaroise de Landshut, note dans son journal intime qu'il se promène simplement “ pour avoir un peu de mouvement à l'air libre ”<sup>16</sup> - pour la petite et moyenne bourgeoisie, la promenade semble donc plutôt constituer une obligation pour des raisons de santé et de morale, qu'un simple plaisir. Sébastien Mercier, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, constate que la promenade de la bourgeoisie parisienne, véhiculant les valeurs de l'ordre, de la famille, de la morale et de l'épargne, exprime surtout l'ennui : “ Le bourgeois qui a besoin d'économie, ne sort pas des barrières. Il va se promener assez ennuyeusement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arsenal, aux Boulevards... ”<sup>17</sup>. C'est surtout le jardin du palais du Luxembourg qui semble avoir, à la veille de la Révolution, les faveurs de cette bourgeoisie car il s'agit d'une “ promenade sage, tranquille, solitaire, philosophique ; là l'honnête bourgeoise offre ses filles pudiques ; les mères y marchent décemment ”<sup>18</sup>. Après la Révolution, Mercier évoquera même avec une certaine nostalgie le caractère familial des promenades du Luxembourg, avec les “ danses ingénues que formaient jadis les enfants des

---

<sup>14</sup> Folkwin WENDLAND, *Der grosse Tiergarten in Berlin. Seine Geschichte und Entwicklung in fünf Jahrhunderten*, Berlin, Gebr. Mann, 1993, p. 75.

<sup>15</sup> Georges et Hubert BOURGIN, *Le Régime de l'industrie en France de 1814 à 1830. Recueil de textes*, t. III, Paris, 1941, p. 314.

<sup>16</sup> Archives municipales de Landshut (Bavière), *Tagebücher F.X. Krieger*, 16 avril 1855.

<sup>17</sup> Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris, nouvelle édition, corrigée & augmentée*, t. IV, Amsterdam, 1782, p. 160.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. IX, 1788, p. 222.

deux sexes, en présence de leurs parents [...] C'était la réunion des familles ”<sup>19</sup>. Il s'agit cependant d'une nostalgie peu justifiée car, tout comme le Jardin des Plantes, certaines allées du Prater ou du Tiergarten, le jardin du Luxembourg gardera au XIX<sup>e</sup> siècle ce caractère de promenade familiale, de scène de jeux d'enfants, caractère que les incursions des étudiants du Quartier latin voisin ne sauront pas entamer<sup>20</sup>.

Et dans les villes de province ? Prenons l'exemple d'Aix où le Cours constitue la grande promenade : la bourgeoisie laisse la tâche d'y paraître aux anciennes élites et elle se tient à l'écart de ce beau promenoir<sup>21</sup>. A Dijon, la bourgeoisie locale respecte également les promenoirs “ réservés ” à l'aristocratie de la capitale bourguignonne à l'époque de la Monarchie censitaire<sup>22</sup>.

Cependant, la promenade du bourgeois peut prendre un aspect revendicatif, comme c'est le cas à Vienne à l'époque de la Révolution française : la promenade de l'Augarten devient alors la scène d'âpres jeux d'apparences entre aristocratie et bourgeoisie dans une société où la bourgeoisie reste à l'écart du pouvoir<sup>23</sup>. Mais généralement, la promenade bourgeoise ne semble pas constituer un lieu de contestation de l'ordre social, mais plutôt l'occasion de mettre en scène les valeurs bourgeoises. Conçue comme un simple acte hygiénique, liée aux valeurs du travail et du repos, de l'ordre et de l'économie, de la famille et de la morale, respectueuse des hiérarchies sociales, elle devient un modèle. C'est ce modèle d'une promenade bourgeoise que le discours moralisateur cherchera à imposer à un des deux autres protagonistes qui nous tiennent à cœur : le peuple dont la promenade s'oppose à celle des élites.

### b) La promenade mondaine

Commençons par la promenade mondaine, celle des élites des villes, et notamment celle des capitales. - mais on la trouve aussi dans les villes de province - sur le Cours d'Aix, sur la promenade de Blossac à Poitiers<sup>24</sup>, sur le mail à Tours, voire dans le parc de Dijon.

---

<sup>19</sup> Louis-Sébastien MERCIER, *Le Nouveau Paris*, Paris, 1799, vol. V, t. III, p. 41.

<sup>20</sup> *Guide des Promenades*, Paris, Paulin et Lechevalier, 1855, p. 131 - 133.

<sup>21</sup> F. ROUX-ALPHERAN, *Les rues d'Aix*, 1846, t. II, p. 126 ; voir aussi E. ZOLA, *La fortune des Rougon*, Paris, Livre de poche, 1979, p. 58 à 59.

<sup>22</sup> Suzanne VOILQUIN, *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-Simoniennne en Egypte*, Paris, Maspero, “ Actes et mémoires du peuple ”, p. 152.

<sup>23</sup> Franck DEBIE, *op. cit.*, p. 138.

<sup>24</sup> Au sujet de la promenade de Blossac : M.E. PILOTELLE, *Notice historique sur Paul-Esprit-Marie de la Bourdonnaye, comte de Blossac, intendant de la généralité de Poitiers (1751 - 1784), et recherches sur la promenade qui porte son nom (1753 - 1784)*, Poitiers, Dupré, 1856.

A Paris, comme à Berlin et à Vienne, la promenade du beau monde, oubliant les théories du Dr Tronchin, ne se fait pas à pied, mais à cheval ou en carrosse. Et quiconque cherche à se faire accepter par la société mondaine et veut faire une certaine figure dans ces villes, a besoin de ces attributs. Le pauvre Balzac par exemple, certainement pas l'homme le plus riche de Paris, se sent obligé d'entretenir un tilbury, des chevaux et deux valets, pour ne pas être exclu de cette société mondaine. Le carrosse protège son passager contre la boue, la poussière et autres immondices, alors que le simple piéton en habit n'est qu'un "homme jugé" avant quatre heures du soir, selon l'aspect de son habit<sup>25</sup>.

L'objectif de ces promenades - parades, ayant lieu sur les Champs-Élysées parisiens, sur l'avenue "Unter den Linden" de Berlin ou encore dans certaines allées du Prater, est donc de voir et d'être vu. Être vu par une foule de spectateurs amassée dans des allées latérales de ces avenues et allées, à laquelle les voitures et les risques d'accident, ainsi que la poussière qu'elles provoquent, imposent déjà la ségrégation. La "belle société" crée ainsi la scène où elle se fait admirer. La civilité sociale a besoin d'espaces de mise en scène où elle peut se voir et jouir de son propre reflet. En même temps, il s'agit d'un défilé de mode, témoignage du dynamisme d'une société en évolution, tout en assurant la permanence de sa supériorité sociale dans le changement<sup>26</sup>.

Cette promenade - parade du "beau monde" constitue ainsi une manifestation quotidienne de sa supériorité sociale : il s'agit de la classe oisive qui se met en scène pour montrer tout le fossé social et culturel qui la sépare du reste de l'univers, et notamment de la bourgeoisie, qui se détermine par les nouvelles valeurs du travail et par ses ambitions politiques.

Mais il s'agit aussi d'être vu par ses semblables - la promenade - parade constitue une sorte de sociabilité mondaine, tout à fait comparable, quant à ses rites et codes, avec la vie des salons. La promenade constitue alors aussi un des moyens pour affirmer sa place dans les rangs de la haute société, dont l'oisiveté ostentatoire est une des caractéristiques descriptives.

La promenade mondaine, comme elle a ses lieux, a aussi ses rythmes (l'heure du bois, le jour du boulevard...à Paris), ce qui fait partie des stratégies temporelles de ségrégation sociale. Dans la promenade berlinoise du Tiergarten, le beau monde investit les clubs, ainsi que certains cafés et restaurants, les transformant ainsi en points de repère et de rendez-vous de la bonne société dans un espace qui ne lui est plus entièrement réservé. A Vienne, haute

---

<sup>25</sup> Rose FORTASSIER, "La promenade du Grand Monde dans la Comédie Humaine", in Alain MONTANDON (dir.), *Promenades et écritures*, Clermont-Ferrand, CLRMC, 1996, p. 82 - 83.

<sup>26</sup> Au sujet de la promenade mondaine : Rose FORTASSIER, *art. cit.*, ainsi qu'Alain MONTANDON, "Une pratique sociale/Lieu de mémoire : la promenade", *Francia*, 25/2, 1998.

noblesse et haute bourgeoisie investissent le sud du Prater, où elles se retrouvent tous les jeudis, événement mondain et politique de la plus haute portée dans la vie viennoise du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>.

Il existe encore, pendant les premières décennies de ce siècle, et notamment à Paris, une autre façon de montrer son oisiveté et de se distinguer du commun du promeneur, à savoir flâner. A l'idéal bourgeois qui établit partout des objectifs à atteindre à travers le travail, le flâneur oppose ses déambulations sans but, guère entravées par la circulation ni par le temps (il utilise de préférence les passages, invention du jeune XIX<sup>e</sup> siècle en tant que promenoir), ou il oppose ses séjours illimités dans les cafés, clubs et salles de jeux<sup>28</sup>. Le flâneur, selon une description de 1833<sup>29</sup>, a besoin de vivre à l'air, de pouvoir " entre deux averses, promener son loisir à travers la foule, s'agitant à rien faire, heurtant, heurté, saluant, salué, et satisfait d'avoir perdu sa journée s'il a rencontré plusieurs visages de connaissance et ramassé quelques nouvelles sur son chemin... ”.

Cet art de se promener exprime donc à son tour une séparation nette par rapport à la bourgeoisie et au peuple et montre une nouvelle fois à quel point les promenades représentent des lieux de distinction sociale - mais c'est certainement la promenade mondaine, cette forme d'appropriation des espaces de la promenade par la " bonne société " qui se révélera source de conflits car elle s'oppose, dans ces débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, directement à la promenade du peuple.

### c) La promenade du peuple

Selon certains théoriciens de la promenade, à l'instar du philosophe allemand Karl Gottlieb Schelle, les membres des classes populaires seraient inaptes à cette forme de déambulation. Ce dernier écrit ainsi en 1802 qu' " un individu qui n'a pas cultivé son esprit n'en ressent pas le besoin, et il aurait du mal à s'y faire [...]. Pour être touché par les charmes de la promenade et en ressentir le besoin intellectuel, il est nécessaire d'avoir un certain niveau de culture, un bagage intellectuel, que

---

<sup>27</sup> Franck DEBIE, *op. cit.*, p. 201.

<sup>28</sup> Ces passages restent à la mode jusqu'aux années 1860. En principe, il s'agit d'un passage couvert, réservé aux piétons, qui relie deux rues animées. Bordé de boutiques, il doit être assez éclairé, tout comme le luxe doit faire partie de son architecture. On y trouve des commerces, cafés, bals, théâtres, cercles littéraires etc., quelques tripots et un peu de prostitution.

<sup>29</sup> A. BAZIN, *L'époque sans nom, esquisses de Paris*, Paris, A. Mesnier, 1832.

tout le monde ne possède pas ; et, partant, il est tout à fait naturel qu'un simple journalier ne puisse ressentir le plaisir agréable d'une promenade ”<sup>30</sup>.

Le terme “ journalier ” inclut évidemment toute la classe laborieuse qui, sans posséder ces qualités intellectuelles requises, se promène cependant ! On peut alors distinguer deux formes de promenade populaire depuis la fin de l'Ancien Régime jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : une première qui se dirige vers l'extérieur des villes, en dehors des barrières et de l'octroi, et qui a comme but les lieux de divertissement et les débits de boisson, tavernes etc., situés dans un cadre bucolique dans les environs des villes. De même, les fêtes patronales constituent un but recherché de promenade populaire. La seconde forme de promenade populaire voit le peuple investir les promenoirs intra-muros, qui constituent normalement l'apanage du beau monde : boulevards, jardins de plaisirs.... Le peuple, le dimanche, impose ainsi sa culture dans l'espace public, dont il était encore exclu partiellement avant la Révolution, lui attribuant un caractère festif<sup>31</sup>. A Paris, il s'agit des grandes promenades au centre et à l'ouest de la ville, ainsi que des grands jardins<sup>32</sup>. A Vienne, à l'instar de la vie parisienne, une vraie fête se développe, avec des manèges, jeux de quilles, balançoires, théâtres de marionnettes, cafés et auberges, chanteurs, joueurs de harpes, feux d'artifice et autres attractions<sup>33</sup>. A Berlin, le Tiergarten constitue la scène de cette promenade festive, et particulièrement la place “ Zelten ” située au croisement des allées et centre tavernier de toutes les promenades<sup>34</sup>. A Aix, le peuple, selon certaines descriptions, semble accepter la soumission imposée par les élites sur la promenade du Grand Cours - mais il nous semble qu'il se rend plutôt en dehors des portes de la ville et que la description fournie par Bérenger<sup>35</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un peuple qui danse devant les portes de la ville et qui se rend dans les guinguettes, reste toujours valable pour les premières décennies du siècle suivant.

De ce fait, il existe une certaine promiscuité sociale, les dimanches et fêtes, sur ces promenades où l'homme du peuple cherche même à participer au défilé vestimentaire - au grand dam des moralistes qui condamnent les “ toilettes luxueuses ”, notamment des femmes

---

<sup>30</sup> Karl Gottlieb SCHELLE, *L'art de se promener*, Paris, Payot & Rivages, “ Petite Bibliothèque ”, 1996, p. 32 (Traduction française de l'ouvrage *Die Spaziergänger oder die Kunst spazieren zu gehen*, 1802).

<sup>31</sup> Voir Robert BECK, *L'histoire du dimanche de 1700 à nos jours*, Paris, Ed. de l'Atelier, 1997, p. 224 - 229.

<sup>32</sup> Voir à ce sujet la description de la vie des boulevards parisiens et sur les Champs-Élysées avant 1848, in *La Grande Ville. Nouveau Tableau de Paris*, t. I, Paris, Maresq, 1844, p. 294 ; et celle d'Eléonore de VAULABELLE, “ Le dimanche à Paris ”, in *Nouveau tableau de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. II, p. 44 - 45.

<sup>33</sup> Franck DEBIE, *op. cit.* p. 201 ; ainsi que Wolfgang SLAPANSKY, *Das kleine Vergnügen an der Peripherie : der Böhmishe Prater in Wien*, Vienne, Picus, 1992, p. 65 - 100.

<sup>34</sup> Ilya MIECK, *art. cit.*, p. 410.

<sup>35</sup> Michel VOVELLE, *Les métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820*, Paris, Aubier-Flammarion, “ Bibliothèque d'Ethnologie historique ”, p. 87.

du peuple, et qui dénoncent le fait que l'ouvrière, souvent, ne se distingue plus de la bourgeoise<sup>36</sup>. Cet investissement vestimentaire montre surtout toute l'importance que revêt la promenade dominicale aux yeux du peuple - au point que ceux qui n'ont pas les moyens financiers, s'en sentent exclus<sup>37</sup>.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette promiscuité sociale des promenades parisiennes provoque les critiques d'un voyageur anglais, Arthur Young, qui n'aime guère se promener aux Champs-Élysées et sur les grands boulevards parisiens à cause du mélange des différentes classes qu'il y trouve. Cette promiscuité s'affaïsse en effet après la Révolution pour disparaître quasiment. Le promeneur bourgeois, nous avons pu le constater, se retire sur ses propres promenades, alors que les classes mondaines développent depuis longtemps deux stratégies, spatiale et temporelle, pour éviter le contact avec ce peuple bruyant. La "haute société" parisienne, écrit Paul de Kock en 1844, reste donc chez elle le dimanche pour ne pas se mêler aux marchands, boutiquiers, employés, artisans et ouvriers<sup>38</sup>. Balzac nous décrit ainsi tout l'étonnement de deux aristocrates qui se retrouvent, un dimanche, jour de grande affluence populaire, aux Tuileries<sup>39</sup>. Les "hautes sociétés" de Berlin et de Vienne choisissent le jeudi pour se rendre au Tiergarten ou au Prater, assurées ainsi d'éviter le peuple. A Paris, les élites répondent au nouvel engouement populaire pour certaines promenades, comme l'allée centrale des Tuileries, grand rendez-vous de l'aristocratie et du "beau monde" avant la Révolution, par l'abandon de ces promenades :

"Les gens du bel air laissent cette allée au bas peuple : Vous voyez qu'ils font en cela leur satire, en lui laissant les grands objets dont il ne paraît pas se fatiguer..."<sup>40</sup>.

Les stratégies d'ordre spatial et temporel se complètent donc pour rétablir la ségrégation sociale des promeneurs, qui semblait avoir été mise en cause par les mesures de démocratisation des promenades. Mais, en dépit de ces stratégies, la présence joyeuse et festive du peuple commence à poser des problèmes dans les villes françaises à partir des années 1830, dans les capitales allemandes à partir de 1848. L'image des "classes laborieuses, classes dangereuses" commence à hanter les esprits des élites des divers pays suite à la Révolution de 1830 à Paris, aux révoltes des canuts de Lyon et à l'épidémie du

---

<sup>36</sup> Théodore FIX, *Observations sur l'état des classes ouvrières*, Paris, Guillaumin, 1846, p. 85 - 86.

<sup>37</sup> Armand AUDIGANNE, *Les populations ouvrières de la France dans le mouvement social du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Capelle, t. I, pp. 49 - 50 ; p. 205.

<sup>38</sup> Paul de KOCK, "Le dimanche à Paris", *La Grande Ville*, op. cit., p. 226.

<sup>39</sup> Honoré de BAZAC, *La fille aux yeux d'or*, Paris, GF-Flammarion, 1988, p. 230 - 236.

<sup>40</sup> P. GALLET, *Première promenade d'un solitaire provincial, depuis le faubourg Saint-Honoré jusqu'au Palais du Tribunat*, Paris, Fuchs, an X (1801), p. 27 - 28.

choléra en 1832, à la Révolution de 1848 en Europe. Un discours se développe alors qui condamne la présence du peuple sur les promenoirs pour des raisons soi-disant esthétiques : “ Remontez le boulevard un dimanche : voilà le fond de l’océan parisien qui roule sur l’asphalte ; cet océan n’a point de perles ; l’œil est attristé par le spectacle d’inqualifiables souliers de prunelle, d’hyperboliques brodequins. Ce sont partout des gants en filet semblant cacher des doigts rouges et gras, des fleurs impossibles sur des chapeaux fantastiques, des cachemires sur des épaules plus douteuses encore.

Est-ce une Parisienne, cette femme du faubourg Saint-Denis, et sa sœur du faubourg Saint-Martin, qui porte sa tête comme un bonnet de poil ?... ”<sup>41</sup>

Cependant, ce mépris des élites ne suffit pas à expliquer tous les efforts mis en place pour éloigner le peuple des promenoirs traditionnels des villes. De même, les élites désireuses d’éviter le contact avec le peuple, ont bien réussi à développer des stratégies pour imposer de nouvelles formes de ségrégation sociale. La condamnation sociale, esthétique et morale (à cause des visites de cabarets ou guinguettes lors de la promenade, voire à cause de la prostitution) cache une raison plus profonde - les promenoirs constituent souvent des centres névralgiques dans le tissu urbain, notamment dans les capitales, ce qui peut constituer, lors de fortes tensions sociales et politiques, un certain risque pour le pouvoir, et pour l’ordre public en général. Première preuve : depuis 1840, les boulevards de Paris ne servent plus aux cérémonies politiques de la Monarchie de Juillet : “ On craint la proximité du Paris populaire et le spectre de l’émeute. On veut éviter qu’ils ne deviennent les boulevards de la contestation ”<sup>42</sup>.

### **Les promenades, lieux de conflits**

Trois interrogations doivent guider cette analyse : la première porte sur le rôle de la promenade publique en tant que lieu d’une sociabilité informelle et sur les usages que les habitants des villes font de ces lieux publics, afin de mesurer l’importance sociale et politique des lieux de promenade pour les sociétés urbaines. Une seconde portera sur le promenoir comme enjeu pour des groupes antagonistes au sein de la société urbaine, alors qu’une troisième concernera le rôle des promenades publiques lors de révoltes et révolutions, pour montrer leur position névralgique notamment au sein des capitales.

---

<sup>41</sup> Taxile DELORD, “ La Parisienne ”, in *Les Physiologies parisiennes*, Paris, Aubert & Cie, Barton, 1850, p. 2 - 3.

<sup>42</sup> M. LARRERE, “ Les fêtes politiques de Juillet ”, in B. LANDAU/Cl. MONOD/E. LOHR, *Les Grands Boulevards. Un parcours d’innovation et de modernité.*, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 2000, p. 43 - 46.

a) La promenade comme lieu d'une sociabilité informelle

Depuis la Révolution, les promenades, lieu de rendez-vous de toute une société urbaine, sont en effet susceptibles de se transformer en forum de démonstration des convictions politiques, notamment quand elles sont opposées au régime en place. Cette démonstration peut se réaliser sous forme d'étalage des couleurs de son "parti" - par exemple celles de la monarchie sous le Directoire en France. A Aix, ce sont de jeunes partisans des Bourbons qui "paradent" sur le Cours en exhibant leurs couleurs<sup>43</sup>. Sous la Restauration, ce sera le tour des convictions bonapartistes de s'exprimer sur les promenades, en affichant par exemple des portraits de l'ancien empereur<sup>44</sup>, ou en acclamant Napoléon I<sup>er</sup> à haute voix, tout en y ajoutant un courageux "A bas le roi!"<sup>45</sup>. Après la chute de Charles X, ce sera le tour des légitimistes de s'écrier, comme sur la promenade poitevine de Blossac, fief de l'aristocratie locale, "Vive Charles X!"<sup>46</sup>.

Une autre forme de contestation du pouvoir se retrouve sur les promenades publiques de Berlin où, depuis 1832, une interdiction générale de fumer sur les places publiques frappe les amateurs de tabac. Cette mesure s'explique par les ressentiments du roi par rapport à la morale et à la "civilité" de ses sujets. Aux yeux de l'opinion publique cependant, il s'agit d'une interdiction autoritaire, symbole de la répression politique qui caractérise ces années avant 1848. La conquête des espaces publics, donc aussi des promenades, par le tabac et le fumeur est alors ressentie comme une composante du mouvement émancipateur, et nombreux seront ceux qui, avant et pendant la Révolution de mars 1848, fumeront ostensiblement sur les promenades<sup>47</sup>.

La promenade publique constitue aussi un des espaces préférés d'affichage de placards pour dénoncer et critiquer les autorités, pour appeler à des rassemblements, pour planter un arbre de la liberté<sup>48</sup>. Les tracts qui circulent sur les promenades, et dont la distribution illégale est facilitée grâce à la foule des promeneurs, représente une autre forme de contestation. De

---

<sup>43</sup> Michel VOVELLE, *op. cit.*, p. 141.

<sup>44</sup> Archives nationales (AN), BB 30/193. Préfet de la Dordogne au Ministre de l'Intérieur, 4 mars 1822. Il s'agit de la promenade de la petite ville d'Eymet (Dordogne).

<sup>45</sup> AN, BB30/193. Procureur du Roi du Lot au Garde des Sceaux, 22 avril 1823. Il s'agit de la promenade de Cahors (Lot).

<sup>46</sup> John MERRIMAN, *op. cit.*, p. 120.

<sup>47</sup> Manfred GAILUS, *Strasse und Brot*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990, p. 359 ; Wolfgang SCHIEVELBUSCH, *Das Paradies, der Geschmack und die Vernunft. Eine Geschichte der Genussmittel*, Berlin, Ullstein, 1983, p. 137 - 141.

<sup>48</sup> AN, BB 18 1199. Exemple de Pithiviers (Loiret) où les habitants trouvent le dimanche, 17 juillet 1831, un placard affiché sur les promenades publiques, les invitant à planter un arbre de la liberté.

tels tracts circulant sur les promenades et dans les tavernes berlinoises et appelant les habitants à renverser le régime autoritaire, ont ainsi préparé la soi-disant “ Révolution des tailleurs ” en septembre 1830<sup>49</sup>. Cette propagande politique sur les promenades peut aussi prendre la forme d’inscriptions dont les bancs sont susceptibles de constituer les supports. A Berlin, des membres de la “ Jeune Allemagne ”, mouvement au sein des étudiants, qui s’oppose à l’absence de libertés politiques et d’unité nationale, gravent ainsi un cœur percé d’un couteau dans les bois des bancs installés sur les promenades, et ils y ajoutent le nom du jeune Karl Ludwig Sand qui, en 1819, avait tué le symbole de la réaction, Kotzebue, et avait ensuite été exécuté lui-même<sup>50</sup>.

Les divers pouvoirs, tout à fait conscients de l’importance des promenades publiques, cherchent aussi à marquer ces espaces de leur empreinte, par exemple en élevant des statues. Sous la Restauration, les autorités municipales d’Aix utilisent ainsi l’établissement de la statue-fontaine sur le Cours pour faire la propagande du régime des Bourbons. La pose de la première pierre a lieu en 1819, à la veille de la Saint-Louis. Sur cette pierre, les autorités font graver les noms de Louis le Désiré et ceux de certains ministres, alors qu’à l’intérieur se trouvent des médaillons montrant le même Louis XVIII et le reste de la famille royale. L’inauguration qui a lieu en 1823 en présence de la duchesse d’Angoulême, constitue une nouvelle occasion pour faire la propagande des Bourbons. Ces manifestations ne peuvent que susciter l’indignation de l’opposition libérale devant ces mises en scène et devant ce monument qui, sur la promenade la plus prisée de cette ville, doit manifester l’autorité de la Restauration et la fidélité de la ville à ce régime. Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1825, des “ malveillants ” noircissent le visage de la statue, ridiculisant ainsi pas seulement cette dernière, mais aussi les autorités municipales ainsi que le pouvoir des Bourbons<sup>51</sup>.

La promenade, dans son caractère de place publique, est donc susceptible de représenter l’objet d’un double choix : elle doit servir de support à la propagande du régime, et elle peut se transformer en lieu de contestation.

En tant que lieu de sociabilité informelle, la promenade constitue aussi un espace idéal pour la circulation des rumeurs. Ces rumeurs peuvent, par exemple, concerner une conspiration légitimiste, dont les projets auraient parcouru la promenade d’Albi sous le

---

<sup>49</sup> Ilya MIECK, “ Von der Reformzeit zur Revolution (1806 - 1847) ”, in Wolfgang RIBBE (dir.), *Geschichte Berlins*, t. I, *Von der Frühgeschichte bis zur Industrialisierung*, Munich, C.H. Beck, 1987, p. 526 - 527.

<sup>50</sup> CHATEAUBRIAND, *Mémoires d’Outre-Tombe*, t.II, Paris, Livre de poche, 1973, p. 493.

<sup>51</sup> AN, F 7 3940. Rapport de la 16<sup>e</sup> Légion de la gendarmerie nationale, juillet 1825. Bouches-du-Rhône. Marcel PROVENCE, *Le Cours Mirabeau. Trois siècles d’histoire, 1651 - 1951*, Aix-en-Provence, 1953, p. 60 - 61.

Monarchie de Juillet<sup>52</sup>. Une tout autre portée historique possèdent les rumeurs qui courent, le dimanche 12 juillet 1789, sur les promenades parisiennes, partant du Palais Royal comme épice, pour se répandre ensuite aux autres promenades de la ville. La nouvelle de la démission forcée et du départ de Necker parcourt alors la foule des promeneurs, provoquant ainsi de nouvelles rumeurs et des rassemblements, et augmentant encore les tensions au sein d'une foule déjà en pleine effervescence.

Ces usages inhérents au caractère d'une sociabilité informelle, si typique de la promenade publique, montrent alors toute l'importance que celle-ci revêt dans la vie politique et sociale. Il n'est donc pas très étonnant que ces mêmes promenoirs puissent constituer un enjeu pour les diverses factions de la société urbaine.

### b La promenade publique comme enjeu

Suite au processus de démocratisation des promenoirs, évoqué plus haut, ceux-ci constituent en général un enjeu pour les diverses classes de la société, ce que confirment déjà les stratégies des élites et de la bourgeoisie pour éviter tout contact avec le peuple. Cet enjeu social de la promenade publique s'exprime dès la Révolution, comme le montre l'exemple du Cours d'Aix, promenade qui, à la fin de l'Ancien Régime, constitue l'apanage du "beau monde" de cette ville parlementaire et épiscopale. Le caractère élitiste de cette promenade est en outre renforcé par la présence d'un grand nombre d'hôtels aristocratiques longeant cette promenade, qui se trouve en outre située entre le centre de la ville, habité par les gens du Parlement et de la robe, et le Sud, domaine de la noblesse<sup>53</sup>. Or, pendant la Révolution, le Cours devient d'abord la scène des fêtes nationales et surtout celle des défilés, aux cris de "ça ira ! Vive la nation ! à bas les aristocrates"<sup>54</sup>. Ce sont les montagnards aixois qui organisent ces manifestations, comme s'il s'agissait de conquérir cet espace, symbole de l'ancien ordre politique et social, où se sont installés en outre les cercles de la contre-révolution. Le peuple d'Aix choisit aussi la même promenade pour ses exécutions "spontanées", comme celle de l'avocat Pascalis, tête de la contre-révolution et représentant de l'ancienne oligarchie locale. Le 12 décembre 1790, lui et plusieurs de ses acolytes de l'aristocratie locale sont pendus sur le Cours devant leurs propres hôtels. Par cet acte symbolique, le peuple, lié à une partie de la bourgeoisie, s'approprie enfin cet espace public qui, jusque-là, semblait réservé aux élites et manifestait la ségrégation des états. Fête de l'Être suprême, fêtes décadaires, "processions"

---

<sup>52</sup> AN, BB18 1206.

<sup>53</sup> CENTRE NATIONAL D'ARCHEOLOGIE URBAINE, *Document d'évaluation du patrimoine archéologique urbain*, Tours, Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, 1994, p. 78.

<sup>54</sup> F. ROUX-ALPHERAN, *op. cit.*, p. 159.

de la Garde nationale, et autres exécutions vont confirmer cette domination temporaire du peuple sur cette promenade. “ La Révolution ”, écrit l’historien de cette promenade, “ modifie l’aspect de la population du cours ”<sup>55</sup>.

Cet antagonisme social concernant les promenades publiques se retrouve dans d’autres villes. Les boulevards de Nîmes, qui séparent les quartiers populaires du centre de la ville, où résident les gens aisés, constituent alors une zone de tampon. Celle-ci, selon John Merriman, est “ âprement contestée entre les deux factions ”<sup>56</sup>. Ces boulevards jouent en effet un rôle particulier pour la vie politique, sociale et culturelle de cette ville. Cependant, il en existe des sections qui ne constituent pas seulement l’enjeu d’antagonismes sociaux, mais aussi religieux, entre factions catholiques et protestantes : chaque camp confessionnel revendique alors la maîtrise de certaines sections de ces promenades publiques. Vers 1815/16, à un moment de fortes tensions confessionnelles dans cette ville, ce sont les jeunes catholiques qui s’y promènent de manière provocante. Après les Trois Glorieuses, c’est au tour des jeunes protestants de s’y promener de la même manière<sup>57</sup>. En avril 1848 finalement, chaque confession dresse ses propres barricades sur une des promenades préférées de cette ville, la place de la Bouquerie<sup>58</sup>.

La promenade publique, enjeu entre factions sociales et religieuses, peut aussi se transformer en terrain d’affrontement entre une culture populaire et les autorités, notamment lors de périodes de fortes tensions sociales et politiques. Les autorités berlinoises cherchent ainsi à interdire en 1835 la célébration coutumière de l’anniversaire du roi, fêté habituellement par des lancers de pétards et par des feux d’artifice sur les grandes promenades de la ville. Cette interdiction provoque une véritable révolte. Le peuple envahit la promenade la plus importante, “ Unter den Linden ” où il se livre à de nombreuses dévastations. La troupe intervient et arrête de nombreux émeutiers qui se composent surtout d’artisans et de compagnons. Pour Ilya Mieck, la raison de cette interdiction se trouve dans une politisation croissante de la population berlinoise, qui fait craindre aux autorités plus que jamais des débordements lors de cette fête populaire qui se déroule à des endroits stratégiques<sup>59</sup>. La distance entre le “ Tiergarten ” et le château royal, situé à l’autre bout de l’avenue “ Unter den Linden ”, est en effet assez modeste. Cette promenade, normalement réservée aux classes

---

<sup>55</sup> Marcel PROVENCE, *op. cit.*, p. 46 ; pour l’ensemble, voir p. 43 - 46.

<sup>56</sup> John MERRIMAN, *op. cit.*, p. 208.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 212 - 213.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>59</sup> Ilya MIECK, *art. cit.*, p. 530 - 531.

mondaines, relie donc le centre de divertissements populaires, le “ Tiergarten ”, au centre du pouvoir royal.

La méfiance croissante des autorités devant des fêtes populaires sur les promenades publiques se révèle aussi à travers la décision du maire d’Aix en 1847, d’interdire le lancer des serpenteaux sur le Cours lors de la fête de Saint-Jean. Il ne s’agit cependant que d’une coutume folklorique dans le cadre d’une fête religieuse, certes, mais le contexte politique et social assez tendu de ces années-là, justifiant la crainte de débordements, explique cette décision. La gendarmerie intervient effectivement assez massivement, arrêtant une trentaine de personnes<sup>60</sup>.

### c) Le rôle des promenades lors des révolutions

Revenons encore une fois au 12 juillet 1789 à Paris, et au 13 mars 1848 à Berlin, pour souligner les parallèles entre les deux événements, concernant la concordance entre espace et temps. Dans les deux cas, il s’agit de promenades qui se transforment en épice de l’agitation révolutionnaire - le Palais-Royal sous l’influence de la maison d’Orléans, les “ Zelten ” depuis le 6 mars sous celle d’agitateurs libéraux. La structure même de ces promenades est comparable ; même si les “ Zelten ” se trouvent en dehors des remparts d’une ville dont la taille est encore beaucoup plus modeste que celle de Paris, il s’agit de deux places animées par la foule de promeneurs et entourées par des cafés, en ce qui concerne le Palais-Royal, par des tavernes et guinguettes en ce qui concerne les “ Zelten ”. La sociabilité informelle des débits de boissons complète et nourrit donc celle de la promenade, où courent des rumeurs et où circulent des tracts.

Le temps constitue la seconde circonstance : le 12 juillet 1789 est un dimanche ensoleillé, ce qui attire beaucoup de promeneurs vers le Palais Royal, et en général sur les promenades de la ville. Le dimanche de la fin de l’Ancien Régime est en effet celui du peuple<sup>61</sup>. Le 13 mars 1848 en revanche est un lundi, jour chômé par une grande partie des artisans et des compagnons berlinois, qui représentent le potentiel révolutionnaire. Il existe donc une concordance entre un espace spécifique, le lieu de la promenade, et le temps spécifique du dimanche et du lundi.

Dans les deux cas, c’est ensuite le fait qu’une nouvelle tombe dans une ambiance caractérisée par une forte agitation qui fait éclater la révolution : des orateurs comme Camille

---

<sup>60</sup> AN, F 7 3942. Gendarmerie départementale, 16<sup>e</sup> Légion. Compagnie des Bouches-du-Rhône. Mois de juin 1847.

<sup>61</sup> Robert BECK, *Histoire du dimanche*, op. cit., p. 126 - 136.

Desmoulins au Palais Royal, des orateurs anonymes issus des classes populaires aux “Zelten” profitent alors de ces circonstances pour haranguer la foule, provoquant la formation de manifestations. Celles-ci empruntent à leur tour des promenades - les boulevards à Paris, où les manifestants promènent les bustes de Necker et d’Orléans, l’avenue “Unter den Linden” à Berlin. C’est à partir de ce moment-là que le parallèle s’arrête<sup>62</sup>.

Une autre preuve pour souligner le rôle capital que les promenades urbaines peuvent jouer lors de révoltes et des révolutions : à Vienne, ce même beau lundi du 13 mars 1848, le peuple accourt dès la matinée des faubourgs pour envahir les grandes promenades intra-muros, le Graben et le Kohlmarkt, à proximité directe des centres du régime impérial. Cette foule se compose en partie d’artisans et de compagnons qui chôment et fêtent la Saint-Lundi<sup>63</sup>. Elle veut d’abord assister à la réunion des Etats dans le cadre d’une révolution qui, jusque-là, avait un caractère assez mondain. C’est cette concentration, de nouveau un résultat de la rencontre entre temps et espace de promenade, qui va la transformer en révolution<sup>64</sup>.

Finissons ce chapitre par une hypothèse, pour souligner une dernière fois toute l’importance que cette rencontre entre espace et temps peut posséder pour l’éclatement des révolutions. La tentative de Barbès et de Blanqui en mai 1839 a lieu un dimanche. Le choix de ce jour n’est pas le fruit du hasard : prévu d’abord pour le dimanche 5 mai, ce soulèvement est finalement repoussé au dimanche 12 mai - le choix du dimanche est donc maintenu<sup>65</sup>.

Comment peut-on expliquer le maintien de ce choix : comme l’atteste Victor Hugo, les boulevards, ce dimanche-là, sont pleins de promeneurs “endimanchés”, donc de promeneurs d’origine populaire dont la concentration sur ces promenoirs constitue une sorte de poudrière sur laquelle les révolutionnaires espèrent pouvoir compter<sup>66</sup>.

Le souhait d’épurer les promenades de leur élément populaire s’explique donc aussi par le rôle capital que celles-ci revêtent pour la vie publique. Ces tentatives d’imposer une

---

<sup>62</sup> Voir, pour le 12 juillet 1789 : Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, livres I à VII, Paris, Laffont, 1979, p. 136 - 139 ; *Les Boulevards. Exposition*, *op. cit.*, p. 9 - 10 ; Georges RUDE, *La foule dans la Révolution française*, Paris, Aubier, 1982, p. 64 - 69 ; pour le 13 mars 1848 et les jours suivants à Berlin : A. MEYER, *art. cit.*, p. 182 - 183 ; Veit VALENTIN, *op. cit.*, p. 421 - 425 ; Günther RICHTER, *art. cit.*, p. 606 - 608.

<sup>63</sup> Il existe une similitude avec le cas de Berlin où l’agitation sur la place des “Zelten” connaît une poussée notable à la fois le lundi 6 mars et le lundi suivant. Une foule nombreuse d’artisans, d’ouvriers et de compagnons, qui chôment ces lundis, se trouvent sur cette promenade, où ils constituent un potentiel révolutionnaire.

<sup>64</sup> Graf VITZTHUM, “Berlin und Wien, 1847 – 1852”, in Hans TIETZE, *Das vormärzliche Wien in Wort und Bild*, Vienne, Schrolling, 1925, p. 101 - 102 ; Veit VALENTIN, *op. cit.* p. 402.

<sup>65</sup> Claude LATTA, “L’insurrection de 1839”, in *Blanqui et les Blanquistes*, Société de la Révolution de 1848, Paris, SEDES, 1986, p. 72.

<sup>66</sup> Victor HUGO, *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers 1830 -1846*, Paris, Gallimard, “folio”, p. 163 - 173.

nouvelle ségrégation obtiennent un caractère alors de loin plus décisif après les événements de 1848, véritable choc pour les classes dominantes.

### **En guise de conclusion - l'aménagement de nouveaux promenoirs**

Un dilemme se pose cependant - si les élites cherchent dorénavant à empêcher les classes populaires d'utiliser les promenoirs principaux de la ville, il existe en même temps un discours qui considère justement la promenade comme un des éléments essentiels de la moralisation des classes populaires. Dès 1839, des personnages aussi divers que François Pérennès et Pierre-Joseph Proudhon insistent sur les bienfaits sociaux et moraux de la promenade pour le peuple, et ils exigent l'établissement et l'entretien de promenades publiques<sup>67</sup>. Dans la riche littérature sur la condition sociale et morale de la classe ouvrière, les auteurs relèvent régulièrement le cas des ouvriers de Sedan qui ont la promenade comme plaisir, ce qui empêche l'ivrognerie dans leurs rangs<sup>68</sup>. La comparaison qu'Adolphe Blanqui fait des ouvriers du Midi de la France avec ceux du Nord, est tout à fait favorable aux premiers car ils se promènent alors que les seconds passent leur temps libre au cabaret<sup>69</sup>.

Il s'agit donc d'éloigner le peuple des villes de certaines promenades tout en aménageant des promenoirs spécifiques à son attention. A Nantes, certains recommandent dès 1835 l'aménagement d'un jardin public pour les ouvriers de la ville sur une île de l'Erdre<sup>70</sup>. La Société industrielle de Mulhouse propose en 1841 la création de jardins destinés aux promenades et aux récréations des ouvriers<sup>71</sup>. En 1857, le baron de Gérando fils suggère l'aménagement de grands jardins publics pour les ouvriers à la périphérie des villes. Ces jardins seraient dotés d'appareils gymnastiques, de jeux d'adresse, et la musique des orphéons "égayerait" leur ambiance. Pour avoir accès à ces "parcs de loisirs", les familles ouvrières seraient équipées d'une carte spéciale, alors que l'entrée serait surveillée pour éviter des "filous, des femmes de mauvaise vie ou d'autres gens indignes"<sup>72</sup>.

---

<sup>67</sup> François PERENNES, *De l'institution du dimanche, considérée dans ses harmonies avec les besoins de notre époque* [1839], Paris, Sagnier & Bray, 1845, p. 83 ; Pierre-Joseph PROUDHON, *De l'utilité de la célébration du dimanche considérée sous les rapports de l'hygiène publique et de la morale, des relations de famille et de cité*, Besançon, Bintot, 1839, p. 58.

<sup>68</sup> Armand AUDIGANNE, *op. cit.*, t. I, p. 54.

<sup>69</sup> Adolphe BLANQUI, *Des classes ouvrières en France pendant l'année 1848*, Paris, Pagnerre/Paulin/Didot, 1849, p. 33.

<sup>70</sup> *Nantes au XIX<sup>e</sup> siècle. Statistique topographique, industrielle et morale*, Nantes, 1835, p. 105.

<sup>71</sup> Baron de Gérando, *Des progrès de l'industrie, considérés dans leurs rapports avec la moralité de la classe ouvrière*, Paris, 1841 p. 97. Aux propositions d'encadrement des loisirs populaires de l'auteur, la Société industrielle ajoute les siennes dans cet ouvrage.

<sup>72</sup> Baron de Gérando (fils), "Des récréations populaires considérées comme un des moyens les plus efficaces de détourner les ouvriers des cabarets", *Annales de la Charité*, n° XIII, 1857, p. 648 - 650.

Les exemples sont anglais : des jardins publics spécifiquement aménagés pour les populations ouvrières dans des villes industrielles comme Manchester ou Halifax, servent fréquemment de modèle<sup>73</sup>. Mais ce sont finalement les parcs londoniens consacrés aux classes populaires qui influenceront les aménageurs français dans le cadre de l'haussmannisation des villes : la création du parc des Buttes Chaumont et l'aménagement du Bois de Vincennes (mais aussi celui des squares dont la concentration est plus forte dans les quartiers populaires), sont fortement inspirés des modèles de Victoria Park et de Battersea Park. Ces nouveaux jardins doivent remplir un rôle à la fois esthétique, hygiénique, social, moral et aussi pédagogique<sup>74</sup>.

Ces nouveaux promenoirs, ainsi que les jardins publics des villes de province, de même que les "Volksgärten" de Berlin, voire (mais dans une moindre mesure) le "Stadtpark" à Vienne, ils remplissent tous la même fonction : octroyer à la promenade du peuple les valeurs de la bourgeoisie, lui enlever son caractère festif et exubérant, social et temporairement contestataire, transformer ce rassemblement de promeneurs populaires en un simple acte d'hygiène et de morale. Conséquence : les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne, l'avenue "Unter den Linden", la nouvelle "Ringstrasse" à Vienne récupèrent intégralement ce caractère de promenade des classes mondaines que le peuple, repoussé vers la périphérie des villes, ne leur conteste plus. La promenade prend son caractère anodin qu'elle n'a plus perdue depuis....

---

<sup>73</sup> A titre d'exemple : Joseph LEFORT, *Etudes sur la moralisation et le bien-être des classes ouvrières : intempérance et misère*, Paris, Guillaumin, 1875, p. 285.

<sup>74</sup> Voir Robert BECK, "La promenade du peuple des villes (fin XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> s.). L'exemple du peuple de Paris", in Philippe GUIGNET (éd.), *Le Peuple des Villes dans l'Europe du Nord-Ouest (fin du Moyen Age - 1945)*, Lille, CRHEN-O, 2001, p. 260 - 262.

Quant à la pédagogie des parcs et jardins publics, ce projet, dont le Jardin des Plantes de Paris constitue le modèle, semble se réaliser, au moins partiellement, avec l'ouverture des jardins botaniques aux promeneurs, ou avec l'aménagement d'itinéraires comme celui, géologique et géo-botanique, du Humboldtthain à Berlin vers 1870. Franck DEBIE, *op. cit.*, p. 175.